

lante, la maîtresse du financier Nortier, l'anarchiste en discours et en actions, était redevenue la petite Favier sentimentale, la *Duchesse bleue* des premières années. Elle avait trouvé le moyen d'écrire à Clamand, de le voir et de lui tout apprendre. Elle venait de savoir par La Tour-Enguerrand que son calcul avait réussi et que la sacrifiée avait une plaie de moins dans son cœur. Et elle pensait, en tirant des bouffées de sa cigarette, avec un peu d'humidité dans ses beaux yeux bleus, et au coin de la bouche ce demi-sourire d'une rosserie qui ne s'épargne pas elle-même :

— « Pauvre femme ! Voilà la seule bonne chose qu'elle aura eue depuis bien longtemps ! Et c'est à moi qu'elle le doit... » Puis, comme son regard avait rencontré le rubis donné jadis par Nortier — on se rappelle — en guise de commission, elle ôta la bague de son doigt, et elle la jeta dans une coupe, en disant tout haut, pour ne pas se laisser aller à son attendrissement : — « C'est égal, la vie est joliment *farce*, tout de même !... »

Octobre 1900.

DUALITÉ

A Henry Bauer

I

Sur le point de raconter une anecdote qu'une nouvelle rencontre avec la femme qui en fut l'héroïne vient de me rendre présente jusqu'à l'obsession, j'éprouve un assez bizarre scrupule intellectuel que je veux dire. N'est-il pas commun d'ailleurs à tous les artistes littéraires qui travaillent d'après nature, lorsque l'expérience les a initiés à quelque étonnante anomalie d'âme et qu'ils sont tentés de la reproduire? Ils ne peuvent douter de la réalité qu'ils ont vue, — *de leurs yeux vue*, comme dit l'autre. En revanche, ils doutent de leur puissance à faire accepter comme vraies des complexités du cœur très contraires au type moyen de nature humaine que chacun de nous porte en soi. Est-il même besoin d'être écrivain pour subir cette sorte de déconcertement devant les inattendus de la vie et de la sensibilité? Combien de fois les personnes les plus irréfléchies ne pronon-

cent-elles point, à l'occasion d'un incident par trop excentrique, cette phrase de naïve surprise : « On lirait cela dans un livre, qu'on ne le croirait pas... » Comment ne pas hésiter, quand on se prépare précisément à mettre dans un livre quelque histoire à propos de laquelle on a soi-même été tenté de proférer cette banale exclamation ?...

Il me semble qu'il y a pour l'artiste deux moyens de résoudre cette difficulté, que le célèbre vers classique formulait déjà :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable...

Le premier de ces deux moyens est celui des maîtres : il consiste à pousser l'intensité du « rendu » dans le récit à un degré de relief qui impose la croyance. C'est ainsi que Balzac, dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, nous contraint, par la seule énergie de la peinture, d'accepter comme réelle la plus extraordinaire aventure qu'ait jamais contée un romancier. Nous ne doutons ni d'Esther, ni de Vautrin, ni de Peyrade. Pourtant quel récit des *Mille et une Nuits* est plus chimérique ? Tout près de nous,

Maupassant a procédé de même dans certaines nouvelles, d'une si audacieuse et presque inadmissible psychologie : *l'Inutile Beauté*, *le Horla*, *les Sœurs Rondoli*. Ce moyen est le plus sûr, mais il y faut un génie de narrateur hors de pair. Un second, très modeste, et comme tel à la portée de l'analyste simplement consciencieux, consiste à comprendre que les plus extraordinaires événements ont leur logique, et de même les plus apparentes bizarreries de sensibilité, leur norme secrète. Ayant à rapporter une aventure très exceptionnelle, l'analyste s'appliquera donc à dégager cette logique, et s'il veut peindre une singularité du cœur, il s'efforcera de démêler la loi générale dont cette anomalie n'est qu'une conséquence. Qu'il me soit permis d'employer ici cette humble méthode, quitte à diminuer l'effet de surprise que pourrait produire par son étrangeté le récit auquel ces quelques lignes servent de préface. Je ne me dissimule point que c'est un cas de dualité sentimentale évidemment exceptionnel jusqu'à l'invraisemblance. Il paraîtra pourtant moins spécial et, sinon inexplicable, presque naturel, en admettant cette hypothèse

que le grand principe du balancement des organes domine la vie psychologique, comme il domine la vie physiologique. Il y aurait ainsi, dans les distributions de notre énergie émotionnelle, un constant rétablissement d'équilibre. Inemployée sur un point, cette énergie se reporterait plus intense et plus active sur un autre. Une créature instinctivement fine, par exemple, que le hasard et ses propres fautes ont jetée dans une destinée qui brutalise cet instinct, trouvera en elle, quand les circonstances lui en donneront l'occasion, des réserves de délicatesse d'autant plus abondantes et plus profondes. N'est-ce pas l'interprétation quotidiennement donnée aux colères excessives où s'emportent certains êtres faibles, aux crises de sensualité que traversent les jeunes gens trop contenus? Et n'est-ce pas aussi une loi semblable que les anciens incarnaient dans le mythe de Némésis, cette distributrice du sort égal, cette déesse des moyennes, symbole d'une mathématique morale aussi absolue que l'autre? Mystérieuse figure, effrayante pour les heureux, consolante pour les malheureux, des inévitables compensations!...

II

J'écrivais tout à l'heure le nom de Guy de Maupassant. Un entretien avec ce compagnon de ma jeunesse, aujourd'hui disparu, comme cette jeunesse elle-même, fut justement la cause indirecte de l'épisode qui m'a suggéré ces réflexions. Le patron du *Bel-Ami* m'avait dit jadis, au retour d'une de ces croisières au cours desquelles il luttait contre le fantôme de sa propre folie, visible alors pour lui seul :

— « Quand vous chercherez un coin tranquille où travailler, allez donc à Rapallo sur la rivière de Gènes... C'est exquis, vous verrez, et comme on y est bien pour écrire!... »

Pourquoi ce nom de Rapallo, si peu connu des touristes, me revint-il un jour de l'hiver dernier que, pressé de besogne et m'étant laissé

acculer par le temps, je cherchais un asile de « copie » ? Toujours est-il que le souvenir de cette lointaine conversation me fit prendre le guide et regarder la carte. J'étais à Nice, où j'avais cru fuir Paris, et je l'avais retrouvé, sur la promenade des Anglais et autour de la place Masséna, plus affolé et plus affolant que sur les bords de la Seine. Je constatai que la petite ville vantée par Maupassant s'abritait dans l'anse d'un long promontoire, celui de Porto-Fino, — c'était une garantie contre le mistral; — que la marge de terre détachée le long de la muraille escarpée de l'Apennin se faisait à cet endroit un peu plus large, — c'était une chance de belles promenades. Un astérisque accompagnait de sa recommandation discrète le nom de l'hôtel désigné dans le guide comme dirigé par la signora Balbi, — c'était une probabilité d'un gîte passable. Ces trois raisons réunies, jointes à la nécessité du travail, suffirent pour que, dès le lendemain, je prisse place dans un des wagons du train qui, par Vintimille et Savone, gagne Gênes. Cette voie ferrée contourne tout le golfe à qui la vieille cité ligurie donne son nom, à travers l'un des plus pittoresques paysages

de mer et de montagnes qui se puissent rêver. Point de fleuves. Presque point de ruisseaux. Cet Apennin qui tombe à pic dans la Méditerranée ne permet guère que des cours d'eau se forment sur l'escarpement de ses pentes rocheuses. Dans ce sol desséché, les pins se rabougrissent en broussailles et ne dépassent pas de beaucoup les cystes, les lentisques, les myrtes, chétifs arbustes aromatiques dont les âpres et maigres racines s'agrippent à même cet aride sol. Cette moutonneuse toison de maquis ferait la seule verdure de cet horizon rapproché, si parfois une cassure ne s'approfondissait en un ravin où frissonne le feuillage d'argent des oliviers, et si, à d'autres places, des gradins taillés par l'industrie des paysans à même la colline et garnis de terre végétale ne se paraient de citronniers et d'orangers, de figuiers et de châtaigniers. Les villages succèdent aux villages, étageant sur ces déclivités, par où s'achèvent les derniers contreforts de la grande chaîne italienne, leurs hautes maisons peintes de couleurs tendres. Quelque clocher à jour les domine. Des barques sont tirées sur la plage, quand il y a une plage. Le plus souvent

l'abrupte tombée de la falaise dans la mer supprime toute grève, et l'absence de voiles dénonce alors la profondeur de ce golfe si dur aux pêcheurs. Presque tous quittent ces parages sans fond pour s'en aller là-bas, en Corse, en Sardaigne, jeter leurs filets à coup sûr, tentés par cette lame dangereuse, qui déferle, si douce, si bleue, contre les rochers gris des petites criques. Cette rivière de Gênes dévale de la sorte, aussi sauvage, aussi rude que l'autre, celle de notre Provence, est voluptueuse et molle. Mais quand on est las, comme je l'étais, des jardins trop soignés, trop pareils à des serres, qui entourent les palais cosmopolites de Nice et de Cannes, cette sauvagerie et cette rudesse ont leur attrait. Ce n'était pas ma première excursion sur cette route de la côte ligure. Jamais je n'en avais mieux senti la grâce originale et farouche, et quand, Gênes une fois passée, puis Nervi, au sortir du long tunnel qui troue l'épaisseur du cap de Portofino, j'aperçus, vers les quatre heures de l'après-midi, Rapallo, tapi au bord de sa baie, entre le promontoire et la montagne, parmi les citronniers de ses jardins, j'éprouvai une im-

pression d'intime allégresse où il y avait de la détente nerveuse et de l'espérance. Mentalement je dis merci au souvenir de Maupassant, et je pensai :

— « Oui, comme je serai bien là pour travailler, si l'hôtel a seulement ses fenêtres sur cet admirable cap... »

Il faisait mieux que de donner sur cette noble ligne de promontoire, cet hôtel que je redoutais un peu, sachant le génie des architectes modernes à gâter les plus beaux sites. Il était situé dans un palais jadis construit par quelque patricien de Gênes. Un blason de marbre se voyait encore, appliqué sur les balustres du balcon du premier étage. Il dominait de ses quartiers héraldiques et de son bonnet dogal cette enseigne d'une simplicité rassurante : « *Albergo Balbi, già del Leone d'oro.* » Un long jardin planté d'orangers et fleuri d'œillets s'étendait par devant, clos de murs, et je n'eus pas plus tôt causé dans le bureau avec l'actuelle propriétaire de l'ancienne auberge du *Lion d'or*, que mon appréhension première acheva de se changer en la plus complète certitude

d'un heureux séjour. J'appris presque tout de suite que la signora Balbi était une Française des environs de Lyon, venue en Ligurie très jeune à la suite de « malheurs de famille », — il faut bien respecter les traditions, — et mariée par hasard à un négociant de Rapallo. Mais voici qui n'était pas une tradition : restée veuve avec une fille à élever, elle avait eu le courage et l'esprit de prendre la gérance de cet hôtel, dont le maître venait de mourir. Depuis dix ans qu'elle dirigeait la maison, elle était arrivée à y établir partout un aspect d'ordre minutieux qui contrastait singulièrement avec le laisser aller des autres caravansérails prétentieux échelonnés sur la côte. Je l'entends encore me raconter son histoire en me montrant la chambre qu'elle m'avait choisie. Elle disait :

— « Ce qui me contrarie, c'est que je ne vois presque jamais de compatriotes... Il vous faut faire connaître Rapallo en France, monsieur. Il vient des Anglais, des Allemands. Il ne vient presque jamais de Français... Pourtant je serais aux petits soins pour eux, — entendons-nous, autant qu'il est possible avec des domestiques

de ce pays ! Ils sont si paresseux... En ce moment nous avons ici une dame de Paris, une Mme de La Charme. Vous ne la connaissez pas ? Ah ! monsieur, vous verrez quelle femme distinguée et comme il faut ; elle me dit toujours : « Madame Balbi, je ne reviendrai jamais en Italie sans passer par Rapallo... Je ne me suis sentie chez moi nulle part comme ici... »

La signora Balbi avait mis à prononcer les mots « distinguée » et « comme il faut » une conviction si respectueuse, un accent si entendu ! C'était la vraie bourgeoise française, désireuse de rester « dame » dans n'importe quel métier et de ne pas vous laisser ignorer qu'elle est née pour un sort plus relevé. Cette petite personne de quarante ans, replète et comme tassée sur elle-même, avec un visage un peu plat, des yeux d'un bleu gris sur un teint reposé, des cheveux châtain, séparés en deux bandeaux lisses sur un front assez large, la bouche serrée et judicieuse, me représenta aussitôt le type achevé d'une de ces ménagères comme j'en ai tant connu en Auvergne durant

mon enfance. Une chaîne d'or très mince tournait autour de son cou et retenait une montre, passée à même, entre deux des agrafes de son corsage trop tendu. Elle avait une robe de soie noire et de petites mitaines de couleur bise à ses mains. L'Italie n'avait pas plus mordu sur elle, malgré ses longues années de séjour, que si elle n'eût jamais quitté la province natale. Cela me suffit pour me dessiner en pensée une image analogue de cette Mme de La Charme, échouée dans cet hôtel paisible, — quelque veuve de nouveau, établie à Paris, mais continuant à y vivre comme dans sa province, elle aussi. J'ai encore tant connu ce type ! Je la voyais échangeant des visites avec la *padrona*, régulièrement, longuement, cérémonieusement, comme si elles n'eussent pas habité sous le même toit, l'une en pension chez l'autre. Je devinais d'après l'épigramme que Mme Balbi avait décochée au service italien quel feu roulant de critiques mes deux compatriotes dirigeaient contre la terre d'exil où elles se trouvaient reléguées, celle-ci par son métier, celle-là sans doute par sa santé. Égayé par ces deux images, avec quelle joie je monologuais, je me

le rappelle, et je disposais sur une table plus large que j'avais demandée à l'obligeante Lyonnaise — la table de la sacro-sainte « copie » ! — mon papier, mon encrier, ma plume et les quelques volumes qui ne me quittent guère ; les *Mémoires* de Goethe, un Marc-Aurèle, un tome de Le Play, un de Balzac, un de Stendhal, un de Taine.

— « Quelle chance, » me disais-je à mi-voix, « qu'il n'y ait qu'une de nos compatriotes ici, et que ce ne soit pas une donneuse de diners à prétentions littéraires ! Ces choses arrivent cependant. Cette fois, je suis à l'abri... » Je répétais tout haut avec un délice inexprimable ce mot magique : « à l'abri... » et je m'hypnotisai à regarder le jour qui finissait de s'éteindre sur le golfe silencieux. A ma droite, la ligne naissante du cap de Porto-Fino, haute, sombre et semée de villas claires parmi les feuillages déjà fondus, se profilait sur un horizon couleur de safran, avec des dégradations de nuances qui du jaune tendre passaient presque au vert. A ma gauche, se développait cette magnifique courbe du rivage, qui par Chiavari descend jusqu'à la pointe de

Sestri Levante. Entre les deux, sous un ciel d'un bleu qui se fonçait jusqu'au noir, la mer s'étalait calme, à peine onduleuse, avec des tons de nacre glacée. Il courait dans l'atmosphère juste assez de brise pour enfler les voiles d'une barque de pêcheurs que je voyais s'approcher du petit port en s'aidant des rames. Quatre gros bateaux à l'ancre, à forme basse et renflée de felouques barbaresques, découpaient leurs agrès noirs dans cet air immobile. Plus près de moi, les citrons couleur d'or pâle et les oranges couleur d'or rouge brillaient dans les branches des arbustes du jardin, et dans la ruelle voisine je pouvais voir, tant cette fin d'après-midi de janvier était douce, des femmes de Rapallo qui travaillaient à leur dentelle, assises devant leur porte, et un vieux cordier tresser une corde. Le chanvre enroulé autour de sa taille et l'extrémité de la corde fixée à un poteau, il allait, à reculons, d'un pas lent, ses doigts agiles occupés à natter les fibres informes. Ce dernier détail, en me ravisant par son pittoresque, acheva de me jeter dans un état de rêverie philosophique dont je retrouve la trace sur la page de journal où j'ai

consigné le détail de cette arrivée et qui se termine ainsi :

—

« Soyons comme le cordier qui fait sa corde à reculons, sans voir où il marche, et sans voir non plus à quoi servira cette corde ainsi travaillée. — Penser à George Sand, à sa guérison par la nature, la solitude et l'acceptation soumise de la tâche... »

—

III

Hélas ! le séjour à Rapallo, qui s'inaugurait sur cette résolution d'imiter, du moins dans son esprit de discipline, la vaillante ouvrière de Nohant, devait, comme tant d'autres, ne pas tenir les promesses de ce début. Cette fois, j'eus pour excuse à mon inconstance de volonté la force et l'inattendu de l'impression, qui tout de suite me détourna de l'utile travail et de la bienfaisante « copie », pour me rejeter à cette curiosité de la vie réelle dont je suis encore la victime après tant de vagabondages, d'allées et de venues parmi les pays et les gens. Je sais si bien qu'à un certain âge on a reçu des choses humaines toute l'expérience que l'on est capable de manipuler, toute la matière qu'elles peuvent fournir à une énergie d'artiste ! La moisson est faite, bonne ou mauvaise. Il ne

reste qu'à l'engranger. Et puis, qu'une énigme sentimentale se dresse au détour du chemin, sous la forme d'une femme aux prunelles émues, au joli sourire, et j'oublie d'écrire pour m'engager de nouveau sur ce chemin que Dumas vieillissant appelait, non sans mélancolie, la *Route de Thèbes*. Cette route passe un peu partout, — je le sais trop aussi. — Mais comment deviner qu'un de ses carrefours devait être pour moi la salle à manger de cet hôtel perdu d'Italie, où je descendis le soir de mon arrivée, obéissant docilement à l'appel de la cloche réglementaire ; et je ne me doutais guère que je rencontrerais l'éternel sphinx à l'une des tables de ce modeste réfectoire — à trois francs par tête, sans le vin.

Modeste, certes, bien modeste ; — mais cet industriel esprit de finesse, si naturel aux Françaises de race autochtone et qu'annonçaient les yeux futés de la signora Balbi, s'y reconnaissait à vingt menus signes d'une installation soignée. Le linge était d'une irréprochable blancheur, l'argenterie étincelait. De petits festonnages de papier colorié paraient les

corbeilles d'oranges. Toutes les carafes et toutes les bouteilles avaient des dessous de verre, et la table d'hôte, celle où les voyageurs mangeaient en commun, était visiblement réduite à son minimum d'espace, afin de permettre la multiplication des petites tables séparées. Ces dernières encadraient toutes entre leurs quatre pieds un morceau de tapis dont la bordure noire, ourlée à l'aiguille, se détachait sur la pierre blanche du carrelage. Comme ce restaurant d'hôtel avait été jadis la salle de réception de la villa, le plafond était garni d'une vaste fresque à ornements stucqués que la sécheresse du climat n'avait pas trop dégradée. Le tout donnait à un endroit ailleurs si banal une jolie physionomie d'intimité qu'augmentait la gaieté d'un feu de bois dans une large cheminée, qui mêlait sa flamme à celle du gaz allumé dans des lampes en cuivre, reluisantes, elles aussi, de propreté.

— « Vous voyez, » me dit avec orgueil Mme Balbi, qui attendait ses hôtes pour présider elle-même à la table commune, « j'ai du feu ici, comme en France. Ah ! monsieur, si vous saviez ce que j'ai eu de peine à leur faire

construire une cheminée où l'on voie le bois... Pourtant, chez nous, tous les fumistes viennent d'Italie... Enfin, avec de la patience !... Voici votre table, monsieur, que je vous ai réservée comme vous le désirez... Tenez, voilà celle de Mme de La Charme à côté, et puis là-bas celle du major général Cobay, un Anglais qui est avec sa fille... C'est la troisième année qu'ils reviennent... Nous n'avons ici, je vous le répète, que de la bonne société... C'est une grande consolation pour moi, quand j'ai ma demoiselle, aux vacances... Mais on arrive. Il faut que je vous quitte. Vous permettez ? Umberto s'occupera de vous... »

J'étais descendu un peu trop tôt, ayant quitté ma chambre au premier coup de cloche, sans savoir que l'on en sonnait un second. Je m'assis, en me réjouissant de cette avance qui me permettrait d'observer à mon aise les compagnons de hasard parmi lesquels j'allais vivre quelques jours, quelques semaines peut-être, et d'abord cet Umberto, ce factotum de la respectable veuve. C'était un de ces Italiens au visage subtil, avec des traits dessinés finement, en qui la diplomatie semble un don inné. Petit

et presque frêle, mais agilement découplé, il montrait sans cesse, en souriant, de belles dents blanches dont il était très fier. Des yeux noirs brillants, un teint mat, une voix douce, lui donnaient une allure de joli homme à laquelle la patronne ne paraissait pas insensible. Cette Anne d'Autriche de table d'hôte avait-elle pour ce Mazarin d'office de secrètes complaisances ? S'il en était ainsi, le prudent Umberto ne l'a jamais laissé deviner. J'incline à croire qu'il n'en était pas ainsi, et que ce garçon, de dix ans plus jeune que la veuve, avait pour politique d'amener sa sensible patronne au mariage. Y est-il arrivé depuis ? Quelque jour, je ne manquerai pas de m'arrêter à Rapallo pour savoir l'issue de cette campagne matrimoniale, qui consistait pour l'heure en un zèle empressé auprès des visiteurs auxquels la signora Balbi paraissait tenir. Que de mal il se donnait, toujours souple, toujours souriant, pour apporter des assiettes chaudes à point, du café qui n'eût pas trop bouilli, des oranges choisies, et qu'il pût recommander comme mûres en les montrant de son doigt où brillaient deux grosses bagues en doublé avec d'énormes pierres en

stras ! Une autre de ses élégances consistait dans une épingle assortie à ces bagues. Il la fichait dans une cravate à nœud droit, et, comme il était en deuil de son père, son faux col et ses manchettes s'achevaient par un large bord noir, appliqué sur le blanc du linge, qui prenait ainsi un aspect comiquement macabre.

— « Monsieur, » me disait-il en me présentant la liste des vins et en me recommandant le montepulciano avec le plus caressant zéaïement, « vous verrez que la cuisine est très bonne ici. Vous aurez, ce soir, une soupe à la pavese, du poisson qui était vivant il y a une heure, c'est moi qui l'ai pris au pêcheur ; un rôti d'agneau et, pour vous, des grives... C'est moi qui les ai chassées hier... On m'appelle le Tanghen. C'est un mot génois pour dire leste... Vous m'excuserez, il faut que j'aille regarder à tout le monde... »

Les convives commençaient en effet d'entrer les uns après les autres, et Mme Balbi, debout devant sa chaise, au haut bout de la table, les accueillait d'un geste à la fois engageant et cérémonieux. Il y avait là une quinzaine

d'hommes et de femmes, appartenant tous et toutes à la race anglaise ou germanique. Presque tous et toutes étaient aussi des gens âgés ou malades, aux gestes mesurés, à la voix volontiers abaissée, enfin, un vrai petit clan d'« honnêtes et discrètes personnes », comme on disait dans les anciennes épitaphes, de quoi justifier les prétentions de la patronne à tenir une maison sans aucun rapport avec les autres hôtels des deux rivières, celle du ponant et celle du levant. Je regardais ces commensaux avec une curiosité déjà passionnée. Je croyais pressentir, tant l'endroit était singulier, du roman partout, derrière chaque physionomie, depuis celle de cette digne matrone en grand deuil, à qui la Balbi faisait les honneurs de sa droite, jusqu'à celle de cet Allemand de trente-cinq ans, dont les yeux bleus si futés sous leurs lunettes d'or semblaient quêter parmi ces figures féminines une infortune à consoler et une dot à enlever. Et déjà mon imagination commençait de vagabonder autour des uns et des autres, quand le coup de foudre de la surprise la plus terrassante déconcerta soudain mes idées au point de me faire rester une

minute immobile, médusé par le couple qui venait d'entrer dans la salle à manger et qui s'arrêtait devant la table réservée officiellement à Mme de La Charme. Le cavalier était un jeune garçon de dix-neuf ans environ, très fin de tournure et de visage, et que je n'avais jamais rencontré. Mais, dans la femme qui l'accompagnait et qui prenait place en face de lui, dans cette soi-disant Mme de La Charme, célébrée par la Balbi avec une si complaisante déférence, je venais de reconnaître une des princesses du demi-monde parisien, une des plus élégantes parmi les grandes impures de l'époque, avec laquelle j'avais jadis diné ou soupé quatre ou cinq fois du vivant d'un de nos plus vieux amis : François Vernantes. Il s'intéressait à elle par une espèce d'amitié attendrie et de pitié admirative, et il a laissé dans son journal intime un récit ému de leurs premières relations (1). — Mme de La Charme n'était rien moins que la toujours jolie, la toujours jeune Blanche de Saint-Cygne. Ai-je besoin d'ajouter que cette charmante femme n'a pas plus de droits à l'un des

(1) Ce récit a été publié sous le titre de : *Un Scrupule*.